

=====
Ces pages étincelantes d'esprit et qui attestent une sensibilité si rare datent de 1885. M. Maurice Barrès n'avait guère passé vingt ans lorsqu'il les écrivit pour la *Revue Illustrée*. Perdu dans les colonnes de cette publication démodée, oublié de tous et de l'auteur lui-même, cet article nous paraît conserver sa valeur d'enseignement.

A dire vrai, on peut glaner dans ces pages, écrites en pleine ferveur wagnérienne, quelques pointes hasardées contre notre école symphonique laquelle n'avait pas encore placé la France au premier rang des peuples musiciens, mais on ne saurait trop méditer la parole de M. Maurice Barrès enseignant aux jeunes compositeurs qu'entre le sublime et l'agréable il n'est de place que pour l'ennui. Aujourd'hui comme alors, le monde est submergé sous un flot d'œuvres honorables, correctement écrites et sans génie. Plus que jamais il apparaît nécessaire de réhabiliter ce « plaisir en musique » que revendiquait Stendhal. M. Maurice Barrès nous semble l'avoir fait avec une éloquence qui ne saurait être surpassée.

=====

STENDHAL ET LA MUSIQUE

Les amateurs viennent de lire un livre de M. Saint-Saëns, *Harmonie et Mélodie*, intéressant parce que l'auteur représente un peu l'école française. Des personnes diverses l'ont apprécié en termes injurieux ou complimenteurs; mais tous les musiciens, critiques et autres, s'accordent à féliciter l'écrivain pour ce qu'il raille si joliment cette théorie de Stendhal, que le « but de la musique est de nous procurer un plaisir physique ».

Petits exécutants et gros compositeurs se gaussent d'une telle naïveté; ils inventent des dédains pour cet incompetent et rivalisent de stupeur en face de cet inconnu.

A parler franc, Stendhal, parmi ces flûtes, ces violons et ces cuivres discords rappelle assez le triangle légendaire et consciencieux qui, sans souci des rivalités, suit sa partie et frappe juste; c'est à lui qu'on s'en prend quand se fait trop évidente la cacophonie; c'est à l'accabler que s'affirme la bonne entente de l'orchestre. Le petit triangle est un honnête homme; il ne brigue pas le

bâton de maestro. Il n'est pas gêné par Wagner, il ne prétend pas exprimer le génie de sa race. Il ne vise qu'à donner la note juste. On gagnerait à écouter le détail de son opinion.

Pareil à ces bienfaiteurs qu'on nomme tabac, femme ou dévouement, tout art nous soustrait aux prévisions, au souvenir, à nos inquiétudes familières, et nous procure un plaisir spécial. Certes, il serait d'une âme mal née, ou d'un vieillard, d'humilier aucune de ces minutes aimables, ivresse, amour, dilettantisme, mais il est aux initiés une joie unique où nous introduit ce jeu spécial des sons, la musique expressive.

Quand, à propos de Haydn, Stendhal exprimait le désir que l'harmonie disparût pour faire place à la mélodie seule, il n'avait en vue que la musique italienne; il n'entendit jamais que ces opéras de Rome, de Milan, de Florence, où l'harmonie, vain hommage à quelque tradition, n'intervient que pour couper l'intérêt au lieu de le renforcer. Il prétendait simplement alléger la musique de tout ce qui n'augmente pas le plaisir de l'auditeur. Aujourd'hui que des hommes de génie ont tiré un parti merveilleux de cette harmonie, stérile et désagréable dans les œuvres fréquentées de Stendhal, puisque la mélodie ne suffit plus à réjouir notre oreille, sa pensée exacte se traduit par le vœu d'une musique où tous les moyens acquis seraient employés à nous réjouir.

Sous l'archet de Wagner et de Beethoven tout l'appareil de la misère humaine s'éloigne, le décor où nous sommes accoutumés s'efface; des sensations inconnues et très définies nous pénètrent avec la phrase musicale; elle s'élargit, nous enveloppe, nous baigne. Une fiction plus réelle que la réalité se substitue aux apparences habituelles. Un univers nouveau est jeté sur l'ancienne ordonnance. Univers incomparable qu'ignore encore le Verbe et modelé sur le rêve des plus nobles! Illusion plus certaine et plus nette que l'horizon familier de notre fenêtre! Et notre imagination n'intervient pas ici, ce n'est pas elle qui nous crée la félicité de l'Art suprême; pour glisser à cette joie, il nous suffit de consentir et de lâcher les joncs, la vase ou les fleurs qui nous retiennent contre le courant.

Stendhal raconte de Michel-Ange que, déjà très vieux, il fut trouvé un jour d'hiver, après la chute d'une grande quantité de neige, errant au milieu des ruines du Colisée. Il venait monter son âme au ton qu'il fallait pour pouvoir

sentir les défauts et les beautés de la Coupole de Saint-Pierre. C'est sur le boulevard, au café, que nous attendons l'heure de pénétrer dans la cathédrale de Beethoven et de Wagner; le signal du chef d'orchestre suffira-t-il à écarter cette vaine journée qui bouillonne en notre âme, avec ses intrigues et ses plaisirs médiocres, et qui nous interdit de voir ou d'entendre? L'auteur de *Parsifal* exige justement que son œuvre soit représentée tous les trois ans seulement et sur le théâtre de Bayreuth, en un jour solennel après des préparations.

Dans l'intervalle de ces fêtes, que faire de ces violons et de tous ces tubes? Pourquoi ces mêmes moyens, qui peuvent créer un univers de joie, n'amuseraient-ils pas ce monde? Que des sonorités et des rythmes tombent sur l'ordinaire de nos sensations comme une poussière de félicité; qu'une autre musique nous fasse à mi-côte un plaisir plus familier, un gracieux jardin de rêveries après les solitudes de Beethoven et de Wagner.....

Vers trois heures, quand pâlit le jour d'hiver par les vitres grésillées, dans l'appartement où les fleurs sont éclatantes et courbées, est-il plaisir furtif plus doux que de rêver à autre chose tandis que sonne sa cadence un piano, doucement. Notre pensée, teintée de ces airs, s'amointrit, nous échappe et s'efface. Nous sommes ignorants, un peu las, et la vie nous est agréable. C'est avec ses nuances infinies et changeantes, le plus délicat des plaisirs d'épiderme que nous fait ainsi la toute spirituelle musique du XVIII^e siècle, de Mozart et de Haydn. Elle n'atteint pas à être une fiction assez nette et définie pour nous être une vie et une réalité; les gazes légères de l'illusion dont elle ne peut faire le voile sacré d'un tabernacle, elle les jette sur le monde, en couvre les buissons, pare la volupté, et toutes choses nous réjouissent.

Ce charme séduisit Stendhal aux soirées d'Italie, parmi les femmes attentives et tous les enthousiasmes du soleil. Il le voulait plus exquis encore. Sans doute il oublia d'inventer l'art de Wagner! Il désirait qu'en toute musique tous moyens fussent employés à le réjouir. C'était un honnête homme, car il respectait la logique, incapable de feindre aucun enthousiasme, même pour être à la mode; il est probable que de nos jours, il eut dit : « Les compositions de M. Saint-Saëns, de ses amis et de ses rivaux, me donnent des bâillements nerveux; je dormirais à les entendre, si j'étais moins mal assis. J'ai peine à croire que tel soit le but de l'art ».

Impuissants à créer ces mondes de joie où nous introduisent Beethoven et Wagner, nos musiciens dédaignent cependant d'égayer notre vie. Cette maladroite dignité est bien de cette époque infatuée des apparences graves.

Avec obstination, M. Saint-Saëns se précipite au pied de la théorie wagnérienne, à laquelle il doit son génie. D'ailleurs, il se refuse à lui faire un enfant et s'attarde aux menues faveurs, sans la moindre folichonnerie. Cette réserve n'est point si naïve ! Les petits enfants qui allongent les jambes pour suivre la musique du régiment, imitent eux aussi la gravité du trombone ; ils gonflent les joues et tourmentent un cuivre fictif ; ils sont charmants, car ils ignorent que l'âme sonore du trombone leur manque. Nos compositeurs savent bien qu'elle leur fait défaut, l'âme de Wagner, et, pour s'en consoler, déclarent qu'elle ne convient pas à la France. Ils édulcorent le Maître allemand. Sur des souvenirs oiseux de Shakespeare ou de Dumas, ils se fatiguent en rythmes et sonorités méritoires, mais insuffisantes à égayer un honnête homme. Aucune création expressive d'ailleurs. La salle s'énervé sous l'orchestre ; des têtes se tournent lentement, inquiètes de quelque distraction ; mes deux voisins, entre leurs mâchoires avec angoisse, étouffent un bâillement. Parfois, un éclat de cuivre, un rythme gaillard nous réveille, on espère je ne sais quoi. L'interminable fleurée a repris son cours ; nous essayons des calculs, nous préparons des mots pour l'entr'acte, nous tâtons nos cigarettes. Ah ! jouer au bilboquet avec la tête de ce monsieur chauve ! Seul un pompier de service qui s'endort et qu'on entrevoit, me met quelque gaieté au cœur. Et la longue palinodie qui s'éternise !.....

Je sais que chacun affecte au sortir de ces étuves lyriques un chaud enthousiasme ; je crois qu'à soi-même très peu avouent leur réelle horreur pour ces distractions. Rien de plus rare que l'honnêteté dans les choses de l'esprit ; il faut, pour y parvenir, de profondes méditations et un courage indomptable. Le commun, les femmes surtout, s'en tiennent à la mode ; elles ont du feu dans le regard et la tête joliment dressée, et c'est toujours une agréable attitude. D'ailleurs, elles n'applaudissent pas moins les œuvres contraires, la tendresse ardente de Massenet, Bizet.....

Avec deux ans de leçon, des personnes d'intelligence moyenne peuvent goûter à ces séances une vraie satisfaction : le plaisir de comprendre, rapprocher ce

fragment de tel passage de Wagner, noter cette dissonance audacieuse... Elles ne sentent rien au surplus et ce pédantisme louable diffère d'une initiation artistique, autant qu'une fêrule d'un archet. — Ah! qu'elle pleure, Juliette si douce, sur les balcons d'Italie! Les jeunes hommes autour des chaires professorales n'ont pas même le temps de souffrir.

Sur ce siècle, des buveurs sont attablés; les filles y suppléent l'amour, et le calembour l'esprit. Et tous veulent qu'on les égaye. Hier nous entendîmes la belle folie de Jacques Offenbach, où tournoyent dans un scandale les appétits : des bras ronds et fermes agitent les chapeaux chinois de l'amour, les poitrines aigües désirent; tout un peuple monte vers la joie et le mépris de fort agréable façon...

L'opérette maintenant n'est plus qu'un petit opéra-comique insupportable, une manière d'histoire vraie, une anecdote possible d'où l'imprévu et tous les charmes de l'absurde sont scrupuleusement bannis. Offenbach savait son métier; il l'apprit à composer des musiques religieuses médiocres, et, dédaigneux des compromis, il n'eut souci désormais que d'amuser son boulevard. Rappellerai-je quelles inepties confient à cette heure, pour l'ordinaire de notre distraction, les graves affolés de la gaité française aux vieilles dames de nos petits théâtres?

Les cafés concerts seront mis prochainement sous la surveillance d'un officier d'académie. M. Paulus demande des conseils à Sarcey.



Depuis qu'il est quelque avantage à posséder du talent, chacun veut en tenir boutique. Le pédantisme est installé sur la figure de mes contemporains comme M. Jules à son comptoir. Parfois, je songe tristement à la stupeur des petits enfants qui naissent en ces années solennelles et scientifiques! Que peuvent leur chanter les nourrices? Au moins les petits bâtards s'endorment gaîment sur un air de *La Belle Hélène*; mais les bébés honnêtes? Avec de telles distractions au début de l'existence, comment s'étonner que cette jeunesse soit chauve et pas très maligne à l'heure des premières fantaisies?

Ah! qu'il lui plaise quelque jour de choisir de jolies filles pas trop maigres, avec les plus beaux yeux du monde, et de s'offrir en un théâtre spécial une aimable soirée. L'air y serait possible, les rafraîchissements rapides, on fumerait un peu dans les promenoirs et cependant qu'une musique caresserait doucement la salle, assis en des fauteuils, sincères, nous songerions à toutes choses. Mais surtout il serait absent, ce gymnaste en sueur qui mène son orchestre avec une telle véhémence qu'assurément tout homme pitoyable s'indignerait d'une pareille fureur chez le conducteur d'un camion.

Puis, à certains jours, les plus nobles, les Elus, seuls capables de s'élever à la compréhension suprême, s'achemineraient aux mondes que crée le génie; dépouillés de l'atmosphère banale des railleries et des amertumes, pénétrés des sons, ils vivraient le Rêve défini par le musicien et plus vrai que les coutumières apparences.

Tels sont les deux buts fixés aujourd'hui à l'école française par cette affirmation de Stendhal, que la musique a pour but de nous procurer un plaisir physique.

Tout compromis n'apportera que banalité et ennui. On goûte aisément quelque volupté dans un caprice furtif. Il n'y faut qu'un peu d'imagination; plus haute et très grave est la joie d'aimer; mais s'assoupir en des caresses pondérées, c'est une misère qu'excuse seul le besoin de perpétuer l'espèce...

Que M. Saint-Saëns, professeur savant, fasse donc des élèves.

Maurice BARRÈS.

